



# Le Journal des Amis des Musées de Bourges

Février 2022

## N° 22 : La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

### EDITORIAL

### PASSION COMMUNE

C'est un peu comme un rendez-vous amoureux que l'on attendrait ardemment depuis longtemps. Vous le souhaitez et l'espoir prend forme. L'attente serait-elle source de plaisir et de délectation ? Nous aurons bientôt l'immense joie de lire le nouveau numéro de notre journal.

C'est fait : vous l'avez entre vos mains et je sais que la magie de l'émerveillement va de nouveau opérer.

Vous allez oublier les débats politiques, les prix ahurissants à la pompe, les voitures électriques imposées, pour rester dans le domaine de l'automobile qui m'est cher.

La narration des voyages, des conférences est incroyablement riche et la lecture de ces articles nous rappelle nos guides, nos conférenciers tous d'une rare amabilité et d'une modestie confondante, ces personnages capables de captiver un auditoire en quelques phrases seulement, tout en faisant preuve d'un humour dont ils ont le secret.

C'est sûr, avec eux et plutôt avec elles nous sommes aux antipodes des « stars ». Immanquablement, nous tombons tous sous le charme de Claire Gréville, Marzia Fiorito-Biche, Solveig Bourocher et Karin de Cassini

Saluons également, comme ils le méritent Fabrice Conan, Serge Legat, tellement appréciés de notre public depuis plusieurs années, sans oublier Frédéric Dronne accompagnateur de certaines de nos escapades à l'étranger, quand l'épidémie le permet...

J'espère que vous aurez autant de plaisir à déguster ce journal que le comité de rédaction en a eu à le réaliser, avec le concours désormais très précieux des deux nouveaux administrateurs de notre association, élus dernièrement par l'Assemblée générale.

C'est toujours un plaisir d'échanger sur notre passion commune. A très vite !

Le Président  
Jean-Claude GARTIOUX

### Billet d'ambiance

Depuis la rentrée nous avons pu retrouver nos bonnes habitudes de rencontres autour des événements culturels. Voici un nouveau numéro de journal écrit pendant l'été et l'automne, « peaufiné » ensuite, qui rend compte des quatre conférences qui ont pu être organisées en juin dernier et des toutes premières de cette nouvelle saison.

Sont ajoutées quelques visites d'expositions parisiennes ainsi que la continuation du voyage autour de sa chambre de Pierre Maillard, qui n'a pas fini de nous faire découvrir les musées d'Europe. Nous en connaissons certains mais il y a des destinations qui devraient faire envie et inciter à la programmation de voyages passionnants dès que les possibilités de nous rendre à l'étranger auront été rétablies sans contrainte. Nous savons aussi combien la France est riche de lieux et de musées, de châteaux et de sites que nous ne devons pas négliger, même ceux tout proches de chez nous, comme le jardin des Prés-Fichaux auquel une superbe exposition, évoquée dans ce numéro, a été consacrée par la Bibliothèque des Quatre-Piliers.

Le cercle de lecture a également apporté sa contribution à ce numéro. Nous sommes heureux de pouvoir l'associer, comme nous l'avons fait pour l'atelier d'écriture, car ce sont deux unités de notre association qui ont toute leur place dans le journal, cet organe de liaison entre tous.

Pierrette Tisserand

### SOMMAIRE

P1 : Editorial ; Billet d'ambiance

P2 : Scandale dans l'art, l'art du scandale

P3 : Henri Matisse

P4 : L'architecture des Saintes Chapelles

P5 : Pompei ; Napoléon

P6/7 : Paris-Athènes, Naissance de la Grèce moderne

P7 : Des collections humanistes à la naissance des musées

P 8 : L'Hôtel de la Marine

P9 : Le corps et l'âme

P10/11 : Voyage autour de ma chambre (III)

P11 : Le cercle de lecture

P12 : Les Prés Fichaux

## Le scandale dans l'art, l'art du scandale – De l'art du XIXe siècle à l'art contemporain

Ce 1<sup>er</sup> juin 2021, après quelque report dû à la pandémie, Serge Legat a ouvert la mini-saison de conférences par un sujet au titre miroir : **Le scandale dans l'art, l'art du scandale**. Art et scandale ? Evidence, diront les uns. Pléonasme, penseront les autres.

Si Plin l'Ancien faisait déjà état des débats houleux qui secouaient le monde des arts dans la Grèce antique, le conférencier a limité son propos à la période qui s'étend du Salon des Refusés en 1863, à nos jours. Il y aborde différentes causes de scandale qui naît généralement lorsque l'artiste va à l'encontre des idées reçues, principalement dans les domaines de la morale et de la religion, mais pas seulement...

La première cause recensée par S. Legat est illustrée par le célèbre *Déjeuner sur l'herbe* de Manet qui a provoqué un déchaînement de haine difficile à imaginer. Ce n'est pas tant le nu, central dans la composition, qui a fait problème, que l'absence d'alibi historique ou mythologique. A ce point, le conférencier introduit une distinction utile entre le scandale subi et la provocation de l'artiste qui transgresse sciemment. L'œuvre de Manet se trouve cumuler les deux notions, son auteur la sous-titrant en privé « La partie carrée ».



Le scandale paraît moins évident dans une réalisation comme *La femme en blanc* de James Whistler. On ne note aucune atteinte à la pudeur dans ce cas mais on lui a reproché une manière de peindre trop libre, en désaccord avec ce que l'on attendait de la technique picturale à cette époque. Bien des novateurs se sont heurtés à cette incompréhension. Les commentaires en ce sens sont encore plus virulents concernant une œuvre révolutionnaire du même artiste *Feu d'artifice dans le Parc de Chelsea*, datant de 1875, que la critique de l'époque a assimilée à « un pot de peinture jeté

à la face du public » ! Dans ce contexte passionné, on sera heureux d'apprendre que, lors d'un procès retentissant, la Justice a reconnu les droits de l'artiste au détriment de ceux de la critique.

Serge Legat rapporte également le cas, au XVIIIe s, d'un scandale par rapport à l'Institution que représentait l'Académie lorsque Greuze – peintre de genre reconnu -- voulut forcer la main du jury et se faire admettre dans le Grand Genre. La scène historique qu'il produisit fut si médiocre que ses ambitions furent anéanties.

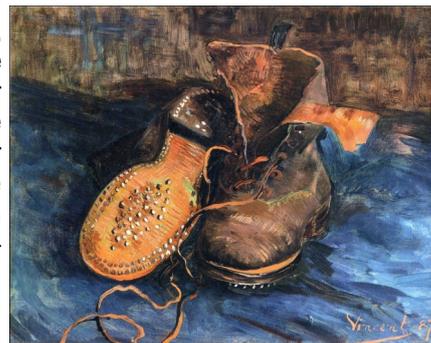
Le scandale peut quelquefois plonger ses racines dans l'Histoire – elle-même scandaleuse. Ainsi en est-il de l'œuvre d'Anselm Kiefer. Cet artiste, installé en France depuis 1990, qui revendique toute l'Histoire de son pays d'origine sans rien édulcorer de la barbarie nazie, devient l'incarnation de « la germanité meurtrie ». Sa *Voie ferrée* de 1986, allusion à la déportation vers les camps de concentration,



oscille entre horreur et harmonie, désolation et splendeur. Son « livre de plomb » figure régulièrement

dans ses réalisations où il représente le collectif des mémoires humaines.

Au cours de son exposé, le conférencier ne manque pas de rappeler la relativité d'une lecture d'œuvre comme, par exemple, cela a été le cas du tableau de Van Gogh *La paire de souliers*.



Une fois n'est pas coutume, une partie importante de la conférence est consacrée à l'art contemporain pour lequel il faut parler, la plupart du temps, de provocation. Afin de se démarquer, d'être reconnu, bien des artistes l'érigent en système. On détourne des œuvres connues, comme Martial Reiss le fait avec *La Grande Odalisque* d'Ingres. Il n'épargne pas davantage des peintres plus récents tels que Picasso, Braque ou Matisse. Francis Picabia a, lui, toute sa vie imité sciemment les autres, ce qui le rendrait « inimitable ». Pour certains, la norme devient le « mauvais goût ». C'est le cas de Willem De Kooning qui, en 1952, présente avec *Women* des femmes d'une horreur revendiquée. Dans ses tableaux redevenus figuratifs – un scandale en lui-même pour les tenants de l'art abstrait -- on retrouverait Eros et Thanatos, thèmes obsessionnels de l'histoire de l'art. Le scandale et la provocation peuvent être associés lorsque Lucian Freud s'empare de l'image d'un personnage très connu comme la reine Elisabeth II qu'il peint de manière peu flatteuse. Le détournement d'objets par Marcel Duchamp et ses suiveurs a sa place ici de même que les réalisations de l'Américain Paul McCarthy – « un pur provocateur » -- avec ses grandes figures de Père Noël ou de nains de jardin brandissant des sextoys.

Le scandale absolu semble avoir été atteint avec la démarche du photographe new-yorkais Andres Serrano, démarche qui confine au blasphème lorsqu'il trempe un crucifix dans sa propre urine. L'artiste assure avoir voulu représenter l'humanisation du Christ mais, choqués, ses détracteurs ont multiplié les pétitions auprès du Capitole, perpétré des attentats et vandalisé l'œuvre. Le scandale a également accompagné l'installation de Maurizio Cattelan *La Nona Ora*, une effigie grandeur nature du pape Jean-Paul II écrasé par une météorite.



Arrivé à ce point, les questionnements dominent. Quelles sont les limites de l'irrévérence ? de la provocation ? de la liberté même ? Eternel débat.

Serge Legat a choisi de conclure par une citation de René Char que tout novateur peut faire sienne : « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni passion. »

Hélène Gravelet

## Henri Matisse, le peintre de la couleur, conférence par Karin de Cassini, le 9 juin 2021

Henri Matisse (1869-1954), fils d'un négociant en grains, destiné à suivre les traces de son père ou à devenir clerc d'avoué, dut à une maladie qui le maintint plusieurs mois alité, un changement radical de cap dans sa vie. Pour se distraire, il reçut un matériel de dessinateur et de peintre, prit goût à ce passe-temps et décida de parfaire son éducation en allant étudier à Paris.

Pour gagner un peu d'argent, il fit des copies d'œuvres du Louvre tout en suivant les cours de Gustave Moreau à l'école des Beaux-Arts. Cet enseignement lui fut très bénéfique, car le maître, qui savait déceler les talents et encourageait ses élèves à laisser libre cours à leur inspiration, avait prédit à Henri qu'il « simplifierait la peinture ». Nouant de solides liens d'amitié avec ses condisciples, ayant une fille Marguerite avec Caroline l'une de ses modèles, il poursuit sa voie, logé dans un petit appartement du Bd Saint-Michel d'où il peint la Seine dans des tonalités assez tristes.

Quand il quitte Paris, avec sa femme Amélie Parayre, sa fille Marguerite et ses fils Jean et Pierre, c'est pour aller peindre à Belle-Ile, puis en Corse. L'évolution de sa palette est palpable, la couleur chaude apparaît et l'on constate en quelques années ces changements grâce aux influences des amis qu'il côtoie, s'essayant à l'impressionnisme, au néo-impressionnisme à l'instar de Signac, admirant sans frein Cézanne. Après la

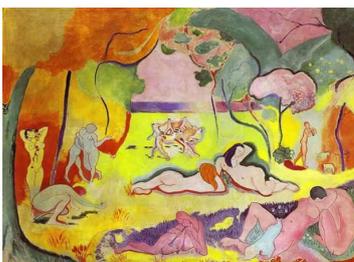


Corse, Toulouse et Collioure l'éblouissent par leur lumière et il commence, dans ses portraits, à faire évoluer les couleurs, non pas pour reproduire la vérité mais pour montrer ce qu'il peut ressentir. Lié avec Georges Rouault, Albert Marquet, Charles Camoin, il rencontrera plus tard André Derain, Camille Pissarro, Auguste Rodin et Pablo Picasso et se liera d'amitié avec ces artistes dont il admire les qualités. Il deviendra un des leaders du fauvisme, nom donné au mouvement par un détracteur, s'exclamant en pénétrant au Salon d'automne de 1905 « C'est Donatello chez les fauves », il est vrai que les peintres exposants avaient décidé de « faire rugir les couleurs ».

Après avoir travaillé à faire des décors et des affiches pour l'Exposition universelle de 1900, il revendiquera le titre de décorateur, avant celui d'artiste et ceci le poursuivra toute sa vie.

Remarqué par Ambroise Vollard ainsi que par Léo et Gertrude Stein, il peut vivre décemment de sa peinture, multipliant les expériences, et achetant des œuvres de ses amis, comme *les Baigneuses* de Cézanne qui décorait son atelier et dont il fit don à la Ville de Paris. Ses toiles sont plus claires, plus lumineuses, il peint en particulier *La joie de vivre* →

Il continue de voyager, en Orient, au Maroc, en Algérie, en Italie et se fixe à Nice et à Vence.



Puis, il va créer toute une série d'*Odalisques* en réponse à l'*Odalisque* d'Ingres. S'inspirant des masques africains qu'il découvre au nouveau Musée de l'Homme, il peint des *Nus bleus* et gagne en simplicité de trait et de dessin. Ses modèles prennent une part importante dans sa vie, supplantant son épouse dont il vit séparé. Il conserve des liens forts avec ses fils ; sa fille Marguerite sera un fidèle soutien et il la peint à plusieurs reprises, y compris après la guerre de 1940 et les défigurations qu'elle a subies pour son appartenance à la Résistance.

La maladie restreignant beaucoup sa motricité, il s'adonne au découpage de papiers qu'il assemble pour en faire des compositions étonnantes, d'un très grand dynamisme. Il dessine également, à grands traits au fusain emmanché sur une longue



perche de bambou. Il fera même des compositions de cette façon depuis son lit qu'il ne quitte plus beaucoup, peignant les portraits de ses petits-enfants au plafond pour les avoir toujours à portée du regard. C'est par ces deux techniques qu'il répondra aux commandes de Barnes pour son immeuble américain et pour décorer l'escalier du Palais Troubetskoï acquis par Chtchoukine : *La danse* et *La musique*, avec une immense dynamique et une simplicité de technique. Chtchoukine lui avait acheté plusieurs toiles, telle *La desserte rouge*. La découverte du jazz l'inspire et lui donne l'occasion de faire des tableaux et des décors de fleurs ou de jeunes femmes très épurés.

Après sa rencontre avec une religieuse dominicaine, il va entièrement décorer la chapelle du Rosaire à Vence, d'une façon très simple et humble : vitraux, fresques, dessins, tout a été imaginé grâce à des papiers gouachés et découpés. Le résultat,



d'une grande luminosité et d'une rare beauté, appelle au recueillement et à la joie. Dominé par le portrait de Saint Dominique, l'autel est éclairé par des vitraux aux tons bleu, vert et jaune.

Il aura beaucoup exposé, aura été reconnu et récompensé, la consécration lui étant accordée par des commandes étrangères et des expositions dans la galerie de New-York de son fils Pierre. Et toute sa vie, il a réalisé ce qu'il avait écrit : « Rien ne peut être accompli sans amour ».

P.T-S

## L'architecture des Saintes Chapelles

Conférence donnée le 15 juin 2021, par Solveig Bourocher Docteur en histoire de l'art et chercheur associé au centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance de Tours

Après l'architecture de la Renaissance en Berry, c'est de celle des Saintes Chapelles que la conférencière a entretenu son auditoire. Le sujet traité par Solveig Bourocher trouve un écho particulier à Bourges où, justement, une Sainte Chapelle fut érigée selon la volonté de Jean de Berry – fils du roi Jean le Bon – à son retour de captivité en 1370. Guy de Dammartin puis, à sa mort, son frère Drouet, présidèrent à sa construction de 1371 à 1398. Elle fut consacrée en 1405. A cette occasion, elle fut dotée d'un trésor constitué d'objets et de tissus précieux ainsi que de livres manuscrits conservés aujourd'hui à la bibliothèque patrimoniale de Bourges et à la BNF. Perpendiculaire à l'est au palais royal, de style rayonnant et en pierre calcaire, par son plan, elle n'était pas sans rappeler celle de Riom conçue par le même maître-architecte. Il s'agissait d'un bâtiment à un seul niveau, sobre vu de l'extérieur mais somptueusement décoré à l'intérieur :



vastes verrières, chœur clos surmonté d'une grande couronne de lumière, statues des apôtres placées sous de hauts dais et adossées aux contreforts. Au XVIIIe s, la foudre la frappa, déclenchant un gigantesque incendie. Elle fut également victime de négligence et de la rivalité entre les chanoines et l'archevêché qui décida de sa démolition en 1757. Si elle est assez bien documentée sur le plan iconographique, il ne subsiste, hélas, que quelques vitraux visibles dans la crypte de la cathédrale, plusieurs grandes statues dont les deux priants du duc et de la duchesse provenant du porche, le groupe de Notre-Dame-la-Blanche et, bien sûr, le tombeau de Jean de Berry, gisant de marbre et d'albâtre entouré de ses quarante pleurants, chef d'œuvre de Jean de Cambrai.

De fondation royale ou princière, dans un territoire s'étendant de l'Île de France à l'Auvergne, on a répertorié 11 Saintes Chapelles. Si la chapelle trouve son étymologie dans la *capella* de saint Martin conservée à Aix (Aix-la-Chapelle), dans notre pays, c'est la Sainte Chapelle de Paris – dite de la Cité – la première et la plus aboutie, qui servira de référence à ses 10 suivantes. Une Sainte Chapelle répond en effet à un certain nombre de critères. Elle est palatale ou castrale, fondée par saint Louis ou ses descendants ou encore placée sous sa protection. Elle abrite des reliques de la passion du Christ pour lesquelles elle devient une grande châsse architecturale sur un modèle fixe. Elle accueille les messes quotidiennes des chanoines selon l'usage de Paris. Elle doit enfin recevoir l'autorisation du pape.

La conférencière s'est tout naturellement attardée sur la Sainte Chapelle de la Cité. Initiée par Louis IX, elle était reliée au palais royal par une galerie. Ainsi était matérialisé le parallèle entre les pouvoirs temporel et spirituel. Elle faisait office de lieu de culte privé en même temps que de gigantesque reliquaire pour la couronne d'épines et un morceau de la vraie croix achetés à l'empereur de Byzance, respectivement en 1239 et 1241. Sa construction, débutée en 1241 fut rapide puisqu'elle s'acheva en 1246. De style gothique rayonnant, elle est édifée sur deux niveaux : la partie basse correspond au quart de la hauteur totale et est dévolue aux serviteurs alors que la chapelle haute qui occupe les trois-quarts restants est réservée à la famille royale et à la Cour. Ce volume, tout en hauteur,

comme en témoignent les documents d'époque, se prolongeait encore par une immense flèche.

La chapelle basse sert bien sûr d'assise à l'ensemble. Aboutissant sur un chœur semi-circulaire et son déambulatoire, on distingue trois vaisseaux de circulation dont deux collatéraux, particulièrement étroits, qui reçoivent sur tout le pourtour de l'édifice de petits arcs-boutants intérieurs renforcés de tirants métalliques. La solidité est également assurée par des arcatures aveugles. Bien que fondamentalement utilitaire, ce soubassement n'en est pas moins décoré avec soin. Le rouge, le bleu et l'or des armoiries royales concourent à représenter la Jérusalem Céleste que l'on imagine constituée d'or et de pierres précieuses. Les chapiteaux naturalistes arborent une variété végétale remarquable. Ils rappellent le voisinage de la Sorbonne fondée par Louis IX en même temps qu'ils permettent une lecture symbolique. Ainsi les feuilles d'érable, nombreuses dans cette chapelle, sont-elles constituées de 5 lobes, allusion aux 5 plaies du Christ. Ces lobes sont eux-mêmes redentés en 3, autre allusion à l'essence divine de Jésus. La nature est retravaillée pour correspondre aux symboles religieux.

La chapelle haute présente un volume remarquable dans son unique vaisseau qui s'élève à plus de 20 m. Outre un soubassement peint, aux arcatures trilobées dans le chœur et quadrilobées dans la partie laïque, les murs ont quasiment disparu, remplacés par une gigantesque verrière qui occupe tout l'espace baigné des couleurs de France que renvoient les immenses vitraux. On oublie les hauts contreforts étroits qui réceptionnent la voûte et dont l'écartement est maintenu à l'extérieur par les gâbles triangulaires. On ne voit que les colonnes d'une



extrême finesse et la ronde des douze apôtres sculptés grandeur nature. La rose, rayonnante au XIVe s, a été remodelée un siècle plus tard dans un style flamboyant tout en courbes et contrecourbes. Un œil attentif peut cependant percevoir les prouesses techniques des bâtisseurs, notamment les fenêtres à remplage ou le tas-de-charge selon lequel la première pierre du départ des voûtes en ogives se trouve dans la ligne du mur. Ainsi est assurée une continuité visuelle en même temps qu'une plus grande résistance. La finesse et le raffinement du décor doivent susciter admiration et proximité, prémices à l'élévation spirituelle. Les programmes esthétique et symbolique étant intimement liés, comme la personne de saint Louis, cet édifice représente le modèle à imiter en essayant d'atteindre sa perfection.

Au XIVe siècle, on construit une Sainte Chapelle mû par des motivations variées : afficher la prédominance capétienne, légitimer une autre branche dynastique comme les Valois et même publier son allégeance au royaume de France, tel Jean Stuart d'Albany à

Sainte Chapelle de Bourbon l'Archambault



Vic-le-Comte. Chacun faisait en fonction des contraintes locales (pierre calcaire ou basaltique) et de ses finances. Quelques édifices sont d'une grande simplicité. En un siècle et demi, on voit l'architecture évoluer lentement du gothique rayonnant au style flamboyant puis discrètement Renaissance. De nombreuses fois imitée, la Sainte Chapelle première – celle de la Cité – ne fut cependant jamais égalée et fait encore l'émerveillement des visiteurs.

H. G.

## Pompéi : toute une histoire, conférence par Marzia Fiorito-Biche, le 22 juin 2021

« Sic transit gloria mundi » Avez-vous lu *Les derniers jours de Pompéi* ? Paru il y a près de 200 ans le roman –assez abracadabrant– d'Edward Bulwer-Lytton a fait éruption jusque dans l'opéra et le cinéma ... C'est dire qu'avant l'arrivée du grand tourisme, Pompéi était déjà un haut-lieu de l'histoire et... de la curiosité. Beaucoup plus récemment, il y a eu l'exposition du Grand Palais. C'est pourquoi la conférence de clôture des Amis des Musées devait attirer le public. Qui n'a pas été déçu... La conférencière Marzia Fiorito-Biche a fait en effet de ce pèlerinage une très agréable promenade à travers le Pompéi d'hier et d'aujourd'hui. Et d'abord dans son environnement géographique et historique. Avec d'une part l'histoire du site au fil des siècles et d'autre part un tableau révélateur des us et coutumes de ses lointains habitants (environ 25.000 !).



Détail de la *Mégalographie* de la villa des Mystères

Avez-vous arrosé vos spaghetti avec du garum ? On ne vous le souhaite pas car cette sauce poissonnière demandait, semble-t-il, une pratique très aguerrie... A dire vrai, dans cette petite ville des bords de mer, les habitants étaient d'origines très diverses, tout comme les temples qui jalonnaient la cité. Et la fertilité du sol permettait des facilités de vie. Le volcan ? Vous avez dit: volcan ? Mais



le Vésuve n'était qu'une montagne qui avait peut-être fait parler d'elle il y avait bien longtemps. Et pour le moment, on avait surtout discuté d'une rude querelle entre les supporters de deux équipes de gladiateurs... Autres temps, autres mœurs ? Mais voilà que tout de même il

venait d'y avoir quelques tremblements de terre... Rien à voir en tout cas avec l'épouvantable déluge qui, en ce jour d'octobre (?) 79, allait soudain fondre sur Pompéi et les cités voisines... Combien de victimes ? On en a retrouvé aujourd'hui plus de mille ... Mais il y eut certainement plusieurs milliers de morts. D'autant que la tragédie ne toucha pas seulement Pompéi mais d'autres petites villes du voisinage. En particulier Herculanium où périt sur son bateau le commandant de la flotte, l'amiral Pline dit l'Ancien. Et puis le temps a passé... Et on a laissé Pompéi reposer en paix. Requiescat in pace !



Et c'est seulement aux alentours de 1750 qu'on commença à s'intéresser à ces cimetières recouverts d'une couche de lave plus ou moins épaisse (moins à Pompéi qu'à Herculanium). Il y eut les recherches du grand archéologue Winckelmann, la visite d'un certain Goethe... Et puis peu à peu, les morts de Pompéi ont commencé à parler... Et les cadavres, véritablement ressuscités, disent aujourd'hui ce que fut la terrible tragédie... En même temps, la ville est sortie de sa gangue mortelle. Elle est devenue un document majeur, un témoignage presque vivant sur l'histoire romaine... Avec ses modes de vie, ses villas, leurs habitants et leurs admirables fresques. Non sans quelques problèmes... De coupables négligences ont récemment commencé à menacer les ruines d'une deuxième mort. Heureusement, depuis quelques années, un nouvel élan a été pris. Et Pompéi est redevenue (avec Herculanium) une page d'histoire qu'il faut avoir vue et lue...



Mais tant que vous êtes à Naples, il faut absolument aussi visiter la ville, ses musées et ses environs, du Nord au sud, de Pouzzoles à Paestum en montant avec Wagner à Ravello et en prenant le bateau pour Ischia et Capri – puisque Capri, n'est-ce pas, ça n'est jamais fini....

Pierre Maillard

## Napoléon à la Halle de la Villette, le 29 septembre 2021

Personnage complexe, admiré ou détesté, Napoléon marque notre histoire et nos institutions conservent encore son empreinte. En cette année 2021, 200 ans après sa disparition, de nombreuses expositions lui ont été consacrées mais celle de la Villette, sur un espace très vaste, avec 150 objets et de nombreuses vidéos, présentait toutes les facettes de la personnalité de Napoléon, l'élève, le militaire, puis l'homme d'Etat avide de pouvoir, et aussi les aspects sentimentaux, de son apogée jusqu'à son déclin.

Nommé général en chef de l'armée d'Italie à 26 ans, il se distingue par sa bravoure dans des batailles décisives. Puis suivent la campagne d'Egypte, la découverte de « 40 siècles » d'histoire et le déchiffrement des hiéroglyphes.

Après le coup d'Etat du 19 brumaire de l'an VII (10 novembre 1799) il devient Premier Consul et pose les fondements des institutions que nous connaissons encore : code civil, Conseil d'Etat, Banque de France, lycées, uniformisation des poids et mesures... Il se dirige vers sa désignation comme empereur, non de droit divin, bien sûr, mais de la Répu-

blique ! Toutefois, les prébendes sont distribuées largement aux membres de sa famille et les fastes de son sacre et de la vie de la Cour sont destinés à éblouir.



Des ombres au tableau cependant : il a rétabli l'esclavage aboli par la Convention en 1794, les droits des femmes sont malmenés dans le code civil, une police politique est mise en place. Et les guerres de conquête ou de défense, vont se succéder, entraînant un nombre invraisemblable de morts et de blessés. Les succès militaires sont suivis par des défaites cuisantes, en Espagne et en Russie qui ruinent la France. La tentative d'hégémonie européenne est évidemment battue en brèche et sa capitulation et ses captivités à l'île d'Elbe puis à Sainte-Hélène le conduisent à une mort prématurée entouré d'une petite poignée de fidèles.

P. T-S

## Paris-Athènes : naissance de la Grèce moderne (1675-1919) Exposition au Louvre le 21 octobre 2021

L'exposition du Louvre dédiée à la naissance de la Grèce moderne balaie presque 4 siècles. Si les amateurs d'histoire sont comblés, l'on peut également admirer de nombreuses œuvres d'art rarement montrées.

**Aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècle, des ambassadeurs en route vers la « Sublime Porte » découvrent la Grèce**, alors petite province ottomane. Le Parthénon sur l'Acropole abrite une garnison avec une mosquée et domine un village installé à flanc de colline. Un tableau



anonyme représente *L'ambassade du Marquis de Nointel à Athènes vers 1674*. Il est accompagné d'artistes qui font des croquis des frises, métopes et frontons du Parthénon. Ces témoignages sont exceptionnels car en 1687 une explosion les détruit en grande partie. L'ambassade rapporte en France des documents épigraphiques (stèles funéraires). Comme la Grèce a conservé la religion orthodoxe, des *icônes* de la période post-byzantine sont présentées pour montrer leur évolution, par exemple *La Dormition de la Vierge* du Gréco (influence vénitienne). La seconde ambassade à Constantinople est celle du Comte de Choiseul-Gouffier de 1784 à 1791 accompagné de l'archéologue-dessinateur Fauvel nommé ultérieurement Consul de France à Athènes en 1803. Fauvel obtient l'autorisation de fouiller l'Acropole. Il collecte des antiquités, réalise des moulages et dessine le patrimoine byzantin de la Grèce ottomane.

**A l'époque où la Vénus de Milo arrive au Louvre, débute la guerre d'indépendance des Grecs (25 mars 1821)** avec de terribles combats



contre les Ottomans qui les oppriment. Trois pays soutiennent les Grecs : la France, l'Angleterre et la Russie. Des œuvres romantiques expriment le philhellénisme : *Les femmes souliotes* d'Ary Scheffer, *Scènes des massacres de Scio* et *La Grèce sur les ruines de Missolonghi* de Delacroix, *Lord Byron à Missolonghi* de Vryzakis, *Jeune grecque au tombeau de Markos*

*Botzaris* de David d'Angers tout comme *La révolution grecque* de Berlioz. Les expéditions militaires comme celle de Morée en 1827, s'accompagnent de missions scientifiques.

**En 1832, le Prince bavarois Othon devient roi de Grèce.** Il transforme Athènes avec le concours des architectes allemands de l'école-néoclassique de Munich comme Ziller pour les bâtiments civils. Des artistes grecs vont se former à l'Académie des beaux-arts de Munich : le peintre Nikephoros Lytras (*Antigone et Polynice*) ou le sculpteur Drossis (*Pénélope*).

Pour les bâtiments religieux, le style choisi est d'inspiration néo-byzantine. Le costume masculin à fustanelle devient le costume national. L'épouse d'Othon, Amalia, crée un costume de cour, mélange de traditions grecques, ottomanes et bavaroises.

Le peintre français Papety accompagne à Athènes le Duc de Montpensier et le représente avec sa suite. La langue grecque se construit peu à peu sur la base du grec ancien mais avec la prononciation moderne. Les exportations d'antiques sont interdites. La création des instituts archéologiques en Grèce, en premier lieu l'Ecole Française d'Athènes en 1846, contribue à favoriser l'essor de techniques scientifiques (photographie, moulages, relevés



stratigraphiques). Le site d'Olympie est confié à l'Ecole allemande tandis que Delphes et Délos sont fouillés par les archéologues français (*Colonne aux danseuses*, *Aurige de Delphes*, *Le sphinx des Naxiens*, *Kouros*, *mosaïque de Dionisos sur un tigre*, *Fresques du monastère de Delphes*,...).

**Othon 1<sup>er</sup> est destitué en 1862. Une dynastie danoise lui succède avec Georges 1<sup>er</sup>.** Les nouvelles fouilles (Mycènes, Cnossos, sites archaïques...) montrent des vestiges polychromes. L'artiste suisse Emile Gilliéron et sa famille s'installent à Athènes en 1877. Ils répliquent des objets archéologiques (métaux, coupes ou fresques...) et les diffusent. Lors des premiers Jeux olympiques modernes de 1896 à Athènes (couverture du programme illustré présentée), les Gilliéron inventent les modèles des trophées sportifs remis aux vainqueurs, des billets de banque, des timbres ou des diplômes inspirés des récentes découvertes archéologiques. Ils contribuent ainsi à la création d'un vocabulaire national moderne.

.../...

.../...

Les artistes grecs sont de plus en plus nombreux à se rendre à Paris. Les expositions universelles (1878, 1889, 1900) révèlent une évolution du classicisme à l'art nouveau avec des peintres comme Niképhoros Lytras (*Le Baiser*), Gysis (*Sur le chemin du pèlerinage ou le Vœu*), Lakovidis



(*Orchestre improvisé ou Concert des enfants*) et Rizo (*Soirée athénienne-sur la*

← *terrasse*). Le pavillon de la Grèce en 1900 est d'architecture néo-byzantine. Le tableau de Rallis, *Le butin*

(1906) revient sur la tradition orthodoxe grecque dans un style académique mais avec l'influence de la photographie. En France, les études byzantines progressent.

**Après l'histoire mouvementée de la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale**, la Grèce est profondément transformée. Le groupe Omada Techni (TECHNE) comprend des peintres ayant une vision progressiste de l'art et expose à Paris en 1919.

Ses fondateurs comme Nikos Lytras, (*Portrait du jeune Montesantos*) ont été en contact avec les avant-gardes européennes.

Le tableau de Galanis, *Chemins visuels*, est très proche de la peinture cubiste. →



**Selon les mots de J-L Martinez**, (co-Commissaire de l'exposition et Président-directeur honoraire du musée du Louvre), la Grèce est apparue comme « une province ottomane qui progressivement a voulu ressusciter son héritage antique et a ensuite voulu affirmer son patrimoine byzantin orthodoxe. Sa modernité est passée par Munich et Paris. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, les artistes grecs veulent simplement être des artistes européens comme les autres. La Grèce affirme ainsi son appartenance pleine et entière à l'Europe moderne et contemporaine avec une forte identité culturelle. C'est une exposition d'amoureux de la Grèce ».

Annick Pailleret

## Des collections humanistes à la naissance des musées

C'est en Italie qu'est née la notion de musée, faisant suite aux collections privées amassées par les riches amateurs, en particulier les nobles dans leurs duchés tels les Gonzague, les Este, les Sforza et les Médicis qui réunissaient leurs collections dans les studiolo qu'ils s'étaient fait aménager dans leurs demeures et n'ouvraient qu'à quelques familiers.

Le Capitole de Rome fut le premier lieu à accueillir des statues antiques, à l'initiative du Pape Sixte IV : c'est sans doute en décembre 1471 qu'est née l'institution d'un musée accueillant une collection publique placée dans un espace dédié afin d'être présentée et conservée pour la plus lointaine postérité. L'installation de ces bronzes permettait au pape de manifester sa grande générosité et son attachement à Rome, puisque parmi les œuvres figurait la *Louve allaitant Rémus et Romulus* ainsi que des statues colossales de Constantin.



Mais c'est surtout avec l'avènement du pape Jules II, qui fit construire la cour du Belvédère au Vatican pour abriter les statues antiques dont il multipliait les achats, que la véritable notoriété des musées s'est imposée. C'est d'ailleurs essentiellement avec la découverte du groupe de *Laocoon* que ce lieu empli d'œuvres fut ouvert au public et surtout aux artistes.

Un riche collectionneur, Giovo, fit construire une villa au bord du Lac de Côme dans laquelle il présentait des portraits d'hommes illustres, ouvrant ses richesses aux visites. Et s'inspirant du latin *museum* (temple des muses) il inventa le mot musée et lui donna l'acception que nous connaissons encore aujourd'hui.

En 1580, à Florence, fut édifié un bâtiment dû à l'architecte Vasari destiné à l'administration ducale et donc baptisé les « Offices », doté à l'étage d'une galerie qui devait accueillir des sculptures. C'est par extensions successives que les Offices vont devenir un édifice muséal. Et les salles vont se multiplier et accueillir de plus en plus d'œuvres.

La galerie des Offices, modèle des collections publiques, comprenait à la fois des œuvres antiques et modernes, des



objets d'art, des armes, des monnaies, pour réunir l'ensemble des spécimens de l'art et de la nature. Le rôle des Offices était d'exposer la collection privée des Médicis qui n'était plus la propriété exclusive d'un individu mais était constituée de biens dont on hérite, que l'on enrichit et que l'on transmet pour le renom de la dynastie.

Il a fallu toutes ces initiatives, suivies de bien d'autres, pour avoir un tissu de musées aussi dense que celui d'aujourd'hui.

P. T-S

*Renseignements tirés de l'inépuisable source d'information que constitue « Le Musée, une histoire mondiale » de Krzysztof Pomian*

## L'Hôtel de la Marine, le 21 octobre



L'Hôtel de la Marine et l'Hôtel Crillon, deux bâtiments identiques en pierre blonde de l'Oise, de chaque côté de la rue Royale, ferment la perspective de la Place de la Concorde. Ils ont été construits tous les deux par l'architecte Jacques-Ange Gabriel, s'inspirant du Louvre, entre 1757 et 1774. L'Hôtel de la Marine vient d'être restauré, à l'aide de différents financements et du mécénat, avec comme enjeu l'autofinancement du bâtiment qui abritait l'appartement des Intendants transformé en partie en Musée.

Contrairement au Crillon, destiné rapidement au privé, l'hôtel de la Marine fut créé, à l'initiative de Louis XV, pour abriter le Garde-Meuble de la Couronne, organisme existant depuis le Moyen-Âge. Le premier Intendant fut Pierre-Elisabeth de Fontanieu, celui de Louis XVI, Marc-Antoine Thierry de Ville d'Avray. Le Garde-Meuble était destiné à organiser et à commander les mobiliers des nombreux châteaux de la famille royale. Les bâtiments abritaient des bureaux, des ateliers et des salons de présentation,



ouverts de juin à février au public qui pouvait apprécier les prouesses des artisans d'art. L'appartement de fonction des Intendants, à l'étage noble, avec terrasse à colonnade d'où la vue portait sur l'im-



mense esplanade et la Seine, était meublé avec les dernières créations des ébénistes et soyeux lyonnais, et il était pour les visiteurs étrangers, une vitrine des diverses facettes du savoir-faire français. Ce mobilier fut vendu à l'encan à la Révolution.

La décision fut prise pour une restauration mesurée de l'appartement, correspondant le plus possible à ce qu'il était à l'époque. La seule concession contemporaine fut l'installation d'une verrière en verre et acier que l'architecte anglais Hugh

Dutton a fait poser au-dessus de la cour carrée intérieure. Si le Ministère de la Marine avait réalisé très peu de modifications, il a tout de même fallu éliminer 18 couches de peintures de couleurs diverses pour retrouver le bleu délicat d'origine, presque transparent, des murs et boiseries des pièces d'entrée. Les décorateurs spécialisés ont cherché à retrouver les mobiliers, les rideaux et les décors correspondant aux inventaires du XVIIIe siècle. De nombreux meubles ont été prêtés par différents musées, dont le Louvre, comme un bureau à cylindre en acajou, voisin de celui



signé par Riesener, ou par des particuliers, avec l'éventail offert par Marie-Antoinette à Mme de Ville d'Avray. La plupart des meubles choisis sont souvent signés des meilleurs ébénistes, d'époque Louis XV et Louis XVI. Les Etats-Unis n'ont pas accepté de prêter le lit, vendu à la Révolution, dans lequel Marie-Antoinette aurait dû coucher, si la fête de 1770 n'avait pas tourné en tragédie, un incendie causant une centaine de morts. L'appartement comporte une salle-à-manger s'inspirant du tableau de Jean-François de Troy, *Le déjeuner d'huîtres*,



—> des salons, le bureau des Intendants, des chambres, dont une avec lit à la polonaise, un salon de miroirs, et un fumoir où l'on jouait gros jeu.



L'enfilade des salons dorés en façade, le long de la colonnade, d'une grande somptuosité, est une Galerie des Glaces en minia-

ture. Les bijoux de la couronne y étaient conservés, et au cours des événements des massacres de septembre 1792, ce trésor fut volé par effraction, probablement grâce à des complicités, et seulement un tiers fut retrouvé.

Ce bâtiment parvenu intact après l'occupation de la Marine durant plus de deux siècles, a vu la guillotine fonctionner et a été le cadre de nombreux événements de l'Histoire de France, puisque c'est dans un des salons que l'on peut voir le bureau sur lequel Victor Schoelcher a signé l'abolition de l'esclavage, en avril 1848.

Nicole Ovaere

## L'exposition *Le corps et l'âme*, au Musée du Louvre juin 2021

Diverses manifestations ont dû être reportées pendant la crise de la covid 19 : ce fut le cas de la très belle exposition *Le corps et l'âme* consacrée par le Louvre à la sculpture à la Renaissance. J'ai pu la visiter le 8 juin, dans des conditions idéales, avec un plaisir un peu égoïste, car le musée avait été ouvert spécialement pour les amis du Louvre un mardi, jour traditionnel de fermeture. Cette exposition a fermé ses portes le 21 juin, et quelques aspects en sont relatés, en prélude aux deux conférences données par Claire Gréville sur la sculpture à la Renaissance.

L'exposition, très riche, avait pour but de montrer l'apport de la découverte des trésors de l'antiquité gréco-romaine et le traitement humain apporté par les artistes : la grâce et la fureur, la beauté des corps en mouvement ou au repos, la souffrance aussi, en particulier dans des scènes de la Passion, ou l'expression de sentiments telle la douceur de l'amour ou de la piété. Bas-reliefs, sculptures de terre cuite, de bronze, de bois polychromé ou de marbre, toutes les œuvres nous font découvrir, aux côtés des géants, que sont Donatello et surtout Michel-Ange, des artistes moins célèbres aujourd'hui mais qui ont eu un rôle éminent au sein des foyers culturels et politiques de l'Italie de la Renaissance.

Donatello, qui vécut dans la seconde moitié du XVe s (le Quattrocento italien) est un des premiers à avoir mis en lumière tout ce qui pouvait être tiré de l'enseignement des sculptures antiques, qu'il s'agisse des grandes statues ou des bas-reliefs sur des sarcophages montrant de nombreux personnages et relatant des événements et des batailles ou simplement des scènes domestiques. L'exposition fait cheminer à travers le temps et les thèmes pour aboutir à ce qui constitue l'apothéose du génie, avec Michel-Ange et ses superbes *Esclaves* que possède le Louvre. Pour rendre le parcours très compréhensible, œuvres antiques et œuvres des artistes de la Renaissance sont exposées en parallèle, et à côté des statues sont montrés des fresques, des peintures et des dessins qui furent souvent des travaux préparatoires aux sculptures.

La grâce, premier thème de l'exposition, s'exprime par des gestes délicats, des attitudes éthérées, des mouvements de drapés et d'effets de vent dans les œuvres de



Duccio ou Mino da Fiesole. La fureur des Bacchantes ou des âmes torturées est illustrée notamment par une frise de terre cuite émaillée qui ornait le fronton

d'une maison et dont la splendeur est extraordinaire : due à Bertoldo di Giovanni, elle représente *L'âme juste récompensée après la mort*, avec des chevaux frémissant. Et dans des scènes de batailles ou de lutte contre l'adversité apparaissent des corps nouveaux, musculeux pleins de force et de

vigueur qui affirment la puissance mais aussi la fragilité face aux événements qui dépassent. Enchevêtrement de corps, chevaux cabrés essayant de désarçonner leurs cavaliers, lutte contre les éléments et les ennemis, c'est la fureur qui s'exprime dans les attitudes et la terre cuite a survécu jusqu'à nos jours pour témoigner.



Passion, fureur et douceur s'expriment aussi dans les sujets religieux, dans des mises en scène spectaculaires, peut-être avec le souci d'émouvoir les fidèles, de leur faire toucher du doigt la réalité des souffrances endurées par le Christ et par ceux qui l'accompagnaient. C'est aussi, dans cette période, qui succède à l'épisode dramatique de Savonarole à Florence, le désir de convaincre, de persuader les foules de rejoindre les rangs des croyants en se penchant sur la réalité charnelle de Jésus, de ses apôtres et des saintes femmes. Dus aux sculpteurs Martini, Desidario di Settignano, Masaccio, aux frères Maino, ces sculptures sont d'un réalisme saisissant. La mise en scène des *Crucifixions* ou des *Mises au*



*tombeau* avec des personnages de taille humaine en bois ou en terre cuite polychromés reprend exactement celle que l'on voit dans les églises dans lesquelles sont

encore installés ces groupes qui interpellent : on est saisi par les expressions, la terreur, le chagrin, la douleur d'une mère dont parfois le sculpteur, pudiquement, ne veut même pas montrer le visage. Marie-Madeleine et sa longue chevelure sont particulièrement représentées et traitées de façon spectaculaire.

Puis, la pensée religieuse s'adoucit et les statues de della Robbia ou de Tullio Lombardo deviennent plus lisses et apaisantes. Les thèmes païens et religieux sont traités avec la même rigueur et la même douceur. Et arrivent alors Jacopo Sansovino et Michel-Ange : la découverte du groupe de *Lacoön* qu'affectionnait particulièrement le Pape Jules II qui l'avait acquis et installé dans les jardins du Vatican inspira de nombreuses œuvres, de tailles et de factures diverses, notamment un bronze de Sansovino. *Les Esclaves* de Michel-Ange, mesurant plus de 2m, destinés au tombeau de Jules II, sont installés en pièces maîtresses de l'exposition : *L'esclave mourant*, debout, les yeux déjà clos, dont le visage montre l'épuisement et peut-être aussi l'aspiration à une vie plus douce, est d'une émouvante beauté ; *L'esclave rebelle*, dont la force se devine dans sa façon de vouloir se libérer des liens qui l'enchaînent, est en mouvement, tournoyant, et la posture annonce peut-être les débuts du maniérisme.

P.T-S

## Voyages autour de ma chambre III

**Alors l'Italie ?** Nous arrivons, nous voilà... L'Italie est un musée à ciel ouvert. Alors, où aller ? Quatre points cardinaux...

D'abord **Venise**. Mais auparavant s'attarder en Vénétie : Vicence, bien sûr, avec Palladio (voir aussi ses villas ! ) mais aussi Vérone, Padoue, etc... etc... Venise donc... San Marco, le Palais des Doges... « Si, signor ! ». Mais côté musées ? d'abord la Galerie de l'Accademia (Tiepolo, Bellini, Tintoret, etc... et Carpaccio que vous ne trouverez guère hors de Venise !). Et pas très loin, le superbe musée d'Art Moderne créé par Peggy Guggenheim. Et le musée Correr et un tas de palais et d'églises où il faut absolument risquer le torticolis en regardant les voûtes et les murs... Comme il faut se promener, musarder, baguenauder dans les rues, sur les quais et sur (ou sous !) les ponts, c'est-à-dire un peu partout... Et puis partez pour ...Cythère, c'est-à-dire la petite île de Torcello (14 habitants !) et visitez la cathédrale Santa-Maria-Assunta.



**Direction Florence...** En passant aussi par Byzance ... c'est-à-dire Ravenne et Pomposa... Florence ? La ville-capitale de la Renaissance. Alors d'abord, bien sûr, le fameux Musée des Offices : Cimabue, Giotto, Martini et Botticelli... Mais aussi des Flamands (Rembrandt !). Parmi les autres musées, au moins le Bargello, le couvent de Fra Angelico, l'Accademia (les Michel-Ange !), la chapelle Médicis, etc...



*Botticelli : la Vierge à la grenade*

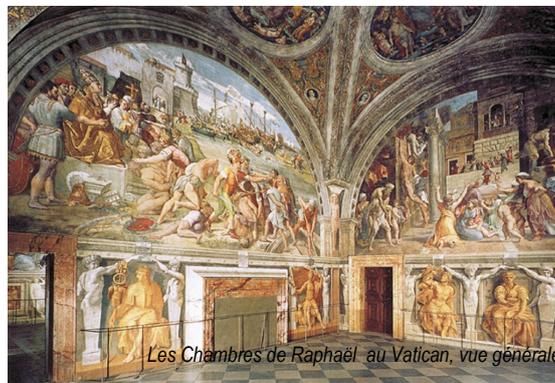
Avec les églises, c'est la grande messe ! Allons-y pianissimo : avec deux chefs d'œuvre seulement ! De Brunelleschi : bien sûr, la cathédrale avec son grandiose Duomo mais aussi son œuvre de jeunesse, la chapelle des Pazzi, si discrète, si épurée... On pourrait aussi parler de la Piazza della Signoria, du Ponte Vecchio, du merveilleux baptistère... « Firenze, la rivedere ! »



Et on file vers le sud via Sienne et Assise... Après un détour par Volterra, la très ancienne et très pittoresque cité étrusque, à l'écart du tourbillon touristique...

**Rome**, ville éternelle... Mais jamais tout à fait la même... Il y en a pour tous les âges, pour tous les goûts... Avec une belle constante : la foule italienne, si diverse, si vivante...

Suivons le guide, per favore.... Viva il Papa ! Oui, d'abord le Vatican, son musée, les chambres de Raphaël, la Sixtine, bien sûr, et Saint-Pierre, grandiose... ! Avec le fameux baldaquin



du Bernin... dont, à l'extérieur, la double colonnade tend ses deux bras aux visiteurs. Les yeux au ciel ( bien sûr ! ) avec la merveilleuse coupole de Michel-Ange... Allez de nouveau faire rimer culture et peinture au Musée Borghèse.

Et si vous voulez participer au grand rallye des églises, on vous souhaite de vous asseoir au passage sur les marches de La Trinité des Monts pour vous reposer. Côté Rome romaine, l'embarras du choix : le Colisée, le Panthéon, le Forum, etc., etc... Un arrêt dans le très beau Musée



*Palais Farnese*

Etrusque... Et vous attendent (en principe !) les multiples palais (dont le Palais Farnèse, siège de l'ambassade de France !). Enfin Rome, c'est aussi

la ville d'aujourd'hui avec ses monuments d'hier comme la Piazza Navona, le Corso, la piazza del Popolo et, évidemment, la Fontaine de Trevi où vous jetterez une pièce qui vous assurera de revenir... Et en partant n'oubliez pas de faire un tour par Tivoli, la villa Adriana, la villa d'Este....



*Piazza Navona*

.../...

.../...

## Voyages autour de ma chambre III (suite)

### Plein sud

Ne jamais oublier que Naples et ses environs sont certainement une des régions les plus riches en trésors archéologiques et artistiques ! Ce qui n'est pas peu dire...



Et d'abord avant d'arriver, aller au cap Misène et s'arrêter à Pouzzoles avec, en avant-première, le site volcanique jalonné de fumeroles sulfureuses...

A Naples, on monte aussitôt à la Chartreuse et d'un seul coup d'œil on découvre l'immense site de la ville avec, à l'arrière-plan, le Vésuve....Reste à redescendre sans trop se perdre dans l'entrelacs des rues étroites et des venelles... Visite obligatoire



Masaccio Crucifixion

au monastère de Santa, Chiara avec ses faïences !, ou au Palazzo Reale. Mais ne surtout pas manquer les deux superbes musées : celui de Capo di Monte avec d'innombrables chefs d'œuvre, de Masaccio au

Caravage en passant par Le Titien ou Pierre Bruegel et le Musée Archéologique avec le plus bel assortiment d'œuvres retrouvées à Pompei et à Herculaneum, si différents, qu'il ne faut pas manquer.

Deux mini-croisières pour prendre l'air : à Ischia et surtout à Capri l'inoubliable, à bâbord ou à tribord... Mais c'est toute la côte au sud de Naples qu'il faut admirer. Et depuis Amalfi, il faudra monter à Ravello où Wagner vint chercher l'inspiration pour son Parsifal et qui offre depuis ses jardins un panorama... vertigineux !



On prolonge jusqu'à Paestum et son fabuleux ensemble de temples grecs...

Et l'on s'arrêtera là... Même si, au passage, on peut aller voir le Vésuve d'un peu plus près... Après avoir mangé une pizza pour avoir du cœur au ventre...

Naturellement il faudrait pousser jusqu'en Calabre et dans les Pouilles. Et même consacrer un voyage tout entier à la Sicile... « Mais, vous n'avez pas parlé de Turin, de Milan, de Pavie etc...etc... ». Eh bien ! parlons-en. On boit un espresso ou un spritz ? »

Pierre Maillard

## Cercle de Lecture.

Le Cercle de Lecture a repris son activité, interrompue en raison de la pandémie.

Une fois par mois, présentation, échanges et discussions autour du livre choisi par l'un des participants mais lu par tous. Pour commencer cette saison, 3 romans aux contenus et aux styles bien différents ont été retenus.

**A son image** de Jérôme Ferrari. Au travers du vécu d'Antonia, jeune femme corse journaliste, l'auteur évoque, entre autres, l'impact et le rôle des articles et des photographies de presse couvrant les conflits mondiaux.

**Âme brisée** de Akira Mizubayashi. Tokyo 1938. Rei assiste à l'arrestation de son père, musicien, et au saccage de son violon. Un violon dont « l'âme » est brisée. Pour l'enfant, se reconstruire sera-t-il possible ? Le passé peut-il être réparé ? Sujet traité avec simplicité et émotion par l'auteur.

**Les braises** de Sandor Marai. Sous les braises couvent passion et vengeance. Dramatique confrontation de deux hommes, Conrad et Henri, autrefois amis, sur fond d'empire austro-hongrois déclinant. L'auteur, immense écrivain, vit son œuvre interdite en Hongrie jusqu'en 1990.

Le Cercle de lecture partagera avec vous ses « coups de cœur » choisis au fil de la saison 2021/2022.

Jeannine Régnier.

## Le jardin des Prés-Fichaux, patrimoine remarquable

*Mignonne, allons voir si la rose ...* et la glycine, et l'iris et le nœufphar ... Oui c'est dans un jardin que nous nous rendons, un lieu agrémenté d'une roseraie, de fontaines .... Vous aurez deviné que nous allons aux Prés-Fichaux qui font depuis un peu plus de 90 ans l'admiration des Berruyers et de tous les visiteurs qu'enchantent les réalisations florales.



On a un peu oublié aujourd'hui le lieu exceptionnel qu'ils représentaient. Les petites villes, les villages n'étaient pas fleuris comme ils le sont actuellement. L'esthétique, le cadre de vie ne primaient pas. L'urgence était ailleurs.

Les amateurs les plus motivés cultivaient bien quelques vivaces dans un coin abrité, arboraient quelques pots de fleurs au rebord des fenêtres ou dans une cour intérieure mais le résultat était souvent d'une modestie affligeante au regard de la débauche florale, de la géométrie harmonieusement colorée qu'offrait ce jardin. Le dimanche après-midi, l'on s'y rendait en famille. Lorsque j'étais enfant, habituée au parc à l'anglaise de Louise de Keroual, uniformément verdoyant, les Prés-Fichaux m'apparaissaient proprement prodigieux. Mon père, né à l'aube du siècle, ne manquait jamais de nous parler des débuts difficiles de ce projet original mais très contesté.

L'exposition de la bibliothèque patrimoniale qui leur a été dédiée apporte de nombreuses informations tant sur le jardin lui-même que sur Paul Marguerita, l'indissociable maître d'œuvre qui a laissé son empreinte dans les moindres détails.

L'emplacement est cité depuis l'époque gallo-romaine sous l'appellation *prata fiscalia*. Plus tard, les terrains, qui dépendaient de l'abbaye Saint-Ambroix, furent cultivés, partie en maraîchage, partie en chanvre mais, à la fin du XIXe s, ils étaient devenus une étendue marécageuse et malsaine entre la ville et la gare. Pour la municipalité d'alors, une opération d'assainissement s'imposait. Elle fera partie d'un programme d'embellissement et de « verdissement » proposé dès 1920 par Henri Laudier, le maire de l'époque.

A Bourges et ses alentours, un certain nombre de familles vivaient de l'horticulture. C'est au sein de l'une d'entre elles que naît Paul Marguerita (1896-1942), artiste autant que jardinier ou géomètre. A 25 ans, il entre aux Services Municipaux où il cumule les fonctions de concepteur et de chef du service des jardins. On lui doit l'aménagement du chevet de la cathédrale, des abords de l'Hôtel de Ville, du jardin Jean de Berry, des espaces du boulevard Lahitolle, des pentes Séraucourt, des squares du Berry et de l'Hôtel des Postes ... mais son grand œuvre demeurera à jamais le jardin des Prés-Fichaux.

C'est d'ailleurs la première particularité de cette réalisation que d'avoir été conçue et exécutée par une équipe 100 % locale. S'y ajoute sa superficie de 4 ha, exceptionnelle à l'époque dans le

cas d'un espace public. Il n'échappe non plus à personne qu'il s'agit là d'un jardin à la française avec ses tracés géométriques, ses formes végétales architecturées en cônes, pylônes et arcades, ses plates-bandes fleuries accompagnées de pièces d'eau et de fontaines. Mais Paul Marguerita ne se limite pas à la tradition, il y intègre partout la modernité de l'Art Déco jusque dans la stylisation abstraite de la maçonnerie et des grilles qu'il a dessinées lui-même. Sans que l'on soit renseigné exactement sur la

manière dont les choses se sont déroulées, on apprend que c'est à la suite de l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 à Paris qu'un certain nombre d'œuvres en céramique de la Manufacture de Sèvres, ont été attribuées à la ville de Bourges afin d'agrémenter les Prés-Fichaux. Ainsi ont été disposés deux béliers, deux autruches, deux centaures, un bûcheron, un faune et deux vases Patout monumentaux. Un bon nombre de ces œuvres n'ont hélas pas résisté aux intempéries, en particulier au gel dévastateur de certains hivers. Les pièces rescapées sont entreposées pour conservation dans les réserves du Musée depuis 1986. L'exposition permettait exceptionnellement d'admirer deux béliers et une autruche. Même si quelques statues de facture plus classique ornent encore le jardin, l'on se prend à rêver que, compte tenu de toutes les possibilités qu'offrent les techniques modernes, on puisse un jour, dans un matériau à la fois résistant et esthétique, reproduire les nombreuses céramiques disparues au fil du temps. Le jardin retrouverait alors son incomparable originalité et son âme véritablement Art Déco.



Les archives ont conservé le manuscrit de Paul Marguerita présentant le projet en 1923. Outre tous les éléments déjà cités, y figurent l'escalier double surplombant une vasque dans laquelle se reflète « le groupe sculpté » de *L'Eternelle Tourmente*, la charmille, la roseraie agrémentée d'une pergola et d'un « vaste bassin d'eaux jaillissantes », le rond-point de la Demi-Lune, l'Allée des Soupirs et le Théâtre de Verdure.

Depuis son inauguration en 1930, le jardin des Prés-Fichaux a été l'objet de toutes les attentions des générations de jardiniers qui s'y sont succédé. Sa valeur patrimoniale exceptionnelle a justifié son inscription à *l'Inventaire des Monuments Historiques* en 1990 de même que l'obtention des labels *Jardin Remarquable* en 2003, *Patrimoine XXe* en 2013 et *Architecture Contemporaine Remarquable* en 2016.



Dorénavant, l'on songe à fêter dignement son centenaire dans quelques années. En attendant ce grand événement, nombreux sont les visiteurs à profiter en toute simplicité des agréments de ce jardin remarquable cher au cœur de tous les Berruyers.

H. G.

**Siège social : Maison des Associations 28 Rue Gambon 18000 Bourges**

**Tel : 02 48 65 94 76 Courriel : amis-musees-bourges@gmx.fr**

**Comité de rédaction : Jean-Claude Gartioux, Hélène Gravelet, Laurent Martin-Saint-Léon, Philippe Picard, Pierrette Tisserand (coordination et réalisation)**